

lution, et son fils aîné, Nasr, lui avait succédé. La révolution démocratique du « fils du potier » bouleversait l'Asie; en 872, Hussein ben Tahir, s'étant fait roi de Kharezm, envahissait la Transoxiane. Ismaël, le frère cadet de Nasr, fut envoyé à Bokhara pour lui tenir tête. Le 1^{er} Ramazan 873, il fit son entrée triomphale, comme lieutenant de son frère, dans la vieille métropole religieuse de Sogdiane. Vingt ans après, il était maître du Kharezm et de la Transoxiane entière, sous le protectorat des Khalifes; il était assez fort pour braver les Turcs, jusque dans les Marches de Chine; en 894, il osait attaquer ceux du Tavaz¹, en plein Turkestan, — ils étaient chrétiens, — et les battait, s'emparant de leur ville et de leur cathédrale²; pour la première fois les Iraniens prenaient pied au delà du Syr Darya, du vieux Yaxartes; en triomphe, ils portèrent le Coran à l'église des Turcs, et la consacrèrent à l'islam.

De cette guerre à la fois nationale et sainte, le Samanide revint assez fort pour affronter la Jacquerie iranienne dans le Sud. Entre les aristocrates transoxianais avec leurs soudards turcs, et les démocrates du pur Iran, la lutte fut rude, quelque chose comme une guerre de gens de la langue d'Oil contre gens du Languedoc; les hommes du Nord triomphèrent; Ismaël, le descendant des Sassanides, envoya son prisonnier Amr ben Leïth, le chef de la plèbe iranienne, au khalife Moutassid (902-903), et reçut, en échange de ce magnifique présent, l'investiture de tout l'Iran, avec ses marches de l'Ouest, de l'Est et du Nord. La nouvelle aristocratie iranienne crut triompher. En réalité, elle livrait son pays à l'ennemi héréditaire, au Turc.

Après la mort du grand Samanide Ismaël (907), la plèbe se

1. C'est, peut-être, le vieux nom turc de la Chine : *Tavgats*. Le texte publié par M. Schefer (p. 84) donne la leçon « Taraz ».

2. Kilissa i bouzourg, « la grande Église ». Narchakhi, p. 84, texte.

leva dans ce Sud iranien, dans ces Cévennes de la Perse, dans le Seïstan, toujours battu, jamais vaincu. De nouveaux gouvernements populaires, nationaux, s'y succédèrent, les Deïlemites, les Bouïdes. Pour les combattre, il fallait des gens de guerre; on les fit venir des Marches du Nord et de Fergana. C'était se mettre à la merci des reîtres turcs, se livrer aux condottieri. Un capitaine de ces reîtres, mécontent du sultan samanide, s'installa en plein pays rebelle du Sud, à Gazna, tout près des bandouliers afghans et à portée de Balkh, des défilés qui conduisent de l'Hindou Kho en Fergana, et de là en Turkestan, en Pé-Lou, en Nan-Lou, à volonté; il emmenait sa bande, huit cents soudards; le Samanide Mansour voulut le déloger; les levées qu'il envoya se firent battre par ces vieux routiers; le capitaine resta maître de Gazna. Il se faisait appeler Alp Tékiné, nom turc et d'aventurier, si jamais il en fut¹. Après sa mort, son fils n'avait pas la poigne qu'il fallait pour mener ces rudes gens; les compagnons mirent à leur tête un autre capitaine d'aventure qui se donnait le nom et le titre de Sevuk Tékiné², « Aimé Tékiné ». Le *Nizam el-Moulk* raconte, à merveille, comment une grande compagnie turque faisait un roi. Alp Tékiné mort, les soudards s'assemblent; ils ne pensent même pas au fils de l'Alp Tékiné (il s'appelait Abou-Ishak), un gringalet quelconque, bon à mettre en religion : « Nous avons gagné, disaient-ils, beaucoup d'honneur et de gloire dans l'Hindoustan, et nous avons inspiré aux Hindous la terreur la plus grande. Si nous donnons cours à des sentiments d'envie, disant, l'un : Je suis le plus connu, l'autre : Je suis le plus ancien, notre gloire se ternira, et l'ennemi deviendra

1. *Alp*, *Ouloup*, en turc archaïque, plus tard, *Ouloug*, *Oloug*, signifie « Grand ». J'ai donné le sens du mot Tékiné. Le capitaine de routiers qui se donnait la qualité de « grand Tékiné » n'était, à coup sûr, Tékiné de rien ou de personne; Alp Tékiné est certainement un nom de guerre.

Le Sebek Tékiné. Sebouk Tékiné des Persans.

plus entreprenant. Si la division éclate parmi nous, ce sabre avec lequel nous avons frappé les idolâtres servira à nous entr'égorgier... Voici ce qu'il convient de faire : choisissons parmi nous le plus digne, et constituons-le notre chef... Y a-t-il un esclave (un *koul*, un mercenaire) qui ait été acheté plus anciennement que Sevuk Tékiné, et qui se soit acquitté plus fidèlement de son service?... Par son intelligence, son courage, sa générosité, son excellent caractère, sa loyauté et ses bons procédés envers ses camarades, il est le premier. » Le capitaine se fait prier d'abord, puis accepte : « Je m'acquitterai de cette charge, puisque j'y suis obligé », et aussitôt, en dur et disciplinaire reître ture, il impose sa consigne : — J'accepte, à la condition que tout ce que je ferai ou dirai ne rencontrera pas d'opposition parmi vous. Si l'un de vous me désobéit, se révolte contre moi, ou hésite à exécuter mes ordres, d'accord avec moi vous le mettez à mort. — Tous le jurèrent et lui prêtèrent serment¹. »

Voilà le souverain nommé, à l'ancienneté et au choix; il n'y a plus qu'à obéir.

Ce reître parvenu est le premier prince musulman qui ait osé attaquer l'Inde chez elle, porter l'islam au delà de l'Hindou Kho et de l'Indus. En 977, il est maître de Kandahar, de Kaboul, du pays afghan depuis les passes du Nord jusqu'à celles du Sud-Est, du Khaïbar; la même année, il franchit le Khaïbar, envahit le Pendjab, y retourne l'année suivante; l'Inde fut mise en coupe réglée; le Maharadja Djaïpaoul tenta la fortune des armes, réunit trois cent mille guerriers; les routiers du Sevuk Tékiné étaient un contre cinq, mais gens de guerre, sachant le métier; ils dispersèrent cette cohue; l'heureux aventurier resta maître du pays de Pechawer et du Lemghan. Par ses possessions de Kaboul et de Gazna, il

1. *Siasset Nameh*, p. 157, 158.

confinait au Khorassan, aux souverains Samanides du nord. Avec son instinct de condottiere affiné par la politique, il comprit le parti qu'il pouvait tirer du voisinage, s'offrit à l'émir Nouh (Noé), le grand Samanide d'Iran et Transoxiane, se battit pour lui contre la plèbe hérétique, et en tira ce qui lui manquait, une investiture, une reconnaissance officielle. Vainqueur des rebelles à la bataille de Hérat, il obtint pour son fils la lieutenance héréditaire du Khorassan, et pour lui-même le titre de « Vainqueur pour la Foi¹ » (997).

En mourant, l'ancien capitaine de routiers, devenu le prince Nasr Ed Dine, légua ses États héréditaires à son fils cadet Ismaël², conformément à la coutume turque, à l'exclusion de l'aîné, Mahmoud, pourvu et fieffé en Khorassan; la coutume, qui laissait la terre au cadet, donnait à l'aîné la meilleure part, l'armée; Mahmoud était digne de l'héritage. Ismaël tenta de lutter; à prix d'or, il essaya de débaucher les bandes; mais quand ils entendaient battre les timbales, ces soudards tures ne connaissaient plus rien que leurs chefs

1. *Nasr Ed Dine*. De tels titres, les Turcs établis dans l'Occident devenaient plus glorieux et plus avides, à mesure qu'ils se faisaient plus Iraniens; ceux de Transoxiane, à demi Chinois, s'en moquaient encore à cette époque. Le *Nizam el-Moulk* raconte, non sans une pointe d'ironie, l'amusante histoire du sultan Mahmoud, humilié de n'avoir reçu, par bref du Khalife, que le titre de *Yemin-ed-Daouleh*, « bras droit de l'Empire », quand le kagan de Samarkande (d'un Islamisme très suspect) possédait les brevets de *Zehir-ed-daouleh*, « qui donne la force à l'Empire », *Mouïn-khilafet-illah*, « qui accorde son aide au khalifat de Dieu », et *Melik el-Machrak ou es Sin*, « roi de l'Orient et de la Chine ». Une hardie commère turque « sachant écrire et la langue bien pendue », au service de Mahmoud, s'engage à lui rapporter tous les brevets qu'il voudra. Elle s'en va tout droit à Kachgar, où elle achète des marchandises de Chine, fait des cadeaux au kagan de Samarkande et à sa femme, s'insinue dans leur intimité, et finit par leur demander un bref du Khalife comme modèle d'écriture pour son fils; et voilà ces bons Turcs à s'esclaffer de rire. « Quel désir manifestes-tu là! s'écrièrent la khatoun et le khakan. Pourquoi ne nous as-tu pas demandé une ville ou une province? Nous possédons cinquante diplômes semblables laissés de côté! Si tu en as envie, nous te les donnerons tous! » (*Siasset Nameh*, p. 193 — 198.)

2. On remarquera que ces condottieri tures, dès qu'ils étaient parvenus, changeaient de noms, prenaient des titres et des noms musulmans; de même, en Chine, ils prenaient des titres et des noms chinois.

éprouvés, ceux qui les avaient dix fois conduits à la charge; tout l'honneur du drapeau leur montait du cœur à la tête. Les reîtres connaissaient leur Mahmoud; ils l'avaient vu le sabre à la main, et jetèrent l'argent que leur offrait Ismaël. Le cadet, sans soldats, se rendit. Mahmoud reçut avec égards un si chétif rival, et l'interna dans un château où il le fit traiter en prince, hormis la liberté d'en sortir. Le véritable héritier de l'Alp Tékiné restait seul maître du pays entre l'Indus et l'Oxus.

Ce fils de condottiere avait de la grandeur d'âme, le génie de la guerre et de la politique, la passion de toutes les gloires; il aimait orgueilleusement les lettres, le faste, les arts. C'est un goût commun à beaucoup de parvenus de l'épée; nous le verrons chez les Seldjoukides, chez les Timourides; il est assez apparent à la cour des condottieri d'Italie, au xv^e et au xvi^e siècle. Ce qui est particulier à Mahmoud de Gazna, tout à fait hors du caractère turc, c'est l'ardeur religieuse, le fanatisme musulman qui, chez lui, était naturel et sincère. Avait-il du sang iranien? Le portrait que tracent de lui les contemporains est du pur type turc: « Il n'était point d'une physionomie agréable, dit le *Siasset Nameh*; il avait le teint jaune; un jour jetant les yeux sur son miroir, et voyant sa figure, il se mit à sourire¹. » Son père le Sevuk Tékiné n'était pas de race pure, puisque les chroniques persanes l'appellent un « turc-tadjik »; peut-être aussi « turc » est-il pris dans le sens de « capitaine de routiers », comme, un peu plus tard, en France, le mot de « brabançon » n'aurait pas impliqué l'origine, mais seulement la profession d'armes. Quoi qu'il en soit, sa religion servait sa politique. Il avait, sous les ordres de son père, combattu les hérétiques de Perse; dès qu'il fut le maître unique, il se posa en chevalier de l'or-

1. *Siasset Nameh*, p. 67.

thodoxie, offrit son épée au Khalife contre les schismatiques fatimites d'Égypte, et reçut de lui tout ce que le faible pape de Bagdad pouvait donner, l'investiture, et un titre magnifique, celui de « *protecteur de la foi* » (998). C'était beaucoup, dans ce pays d'Iran où la vie nationale n'éclatait plus qu'en querelles religieuses. Dans l'imagination romanesque de Mahmoud (il était, dès cette époque, l'admirateur et l'ami du grand Firdouci, le glorieux poète qui écrivit le « Livre des rois » sur ses instances), une guerre sainte était le premier des devoirs, la plus haute et la plus noble des entreprises. Les mouvements qui entraînent les chrétiens d'Occident à la délivrance du Saint-Sépulcre et les musulmans d'Orient à la conquête de l'Inde sont simultanés. Le Sevuk Tékiné avait guerroyé contre les infidèles; son fils le Protecteur de la Foi voulut les convertir. Mais avant de se lancer à la croisade, — qu'on me permette le mot, bien qu'il s'agisse d'un musulman, — Mahmoud voulut assurer son domaine; si enthousiaste qu'il fût, il était trop près de ses origines pour ne pas les sentir, pour ne pas garder, dans ses conceptions romanesques, l'esprit positif et la prudence méfiante du condottiere. Ce n'était pas le successeur de l'Alp Tékiné qui pouvait ne point tenir note exacte de ce qui se passait en pays turc et en Chine. Or, il s'y passait ceci, qu'en Chine, le grand empire des Thang s'était écroulé, morcelé; depuis 907, une dynastie nationale, les *Liang*, tenait la vraie Chine, le vieux Ho-Nan fidèle et le Chan-Tang; les *Tsin* leur disputaient l'empire en Chan-Si, d'autres prétendants en Kiang-Nan, en Tche-Kiang, etc. Encore les *Liang* et les *Tsin* étaient-ils Chinois; mais au nord-est, les Turcs Khitaï du Liao, en corps de nation, avaient mis la main sur le Pé-tché-Li, et à l'ouest, dans les Marches, en Nan-Lou, en Pé-Lou, jusqu'en Tibet et en Chen-Si, les Turcs Oïgour étaient absolument les maîtres, et tenaient à ce qu'on le sache en Transoxiane. Ceci devenait

très dangereux. Un homme comme Mahmoud, arrivé au pouvoir par les soudards, savait qu'il était imprudent de rire avec les Turcs. Le passage incessant des caravanes occidentales en Chine, et chinoises vers la Transoxiane, avait affiné l'esprit des Oïgour, maîtres de l'Hexapole en Nan-Lou, et très influents dans la Pentapole, dans les bonnes villes du Pé-Lou. Ils étaient les plus avisés de tous les Turcs, très au courant, et pour cause, des affaires de Chine, non moins bien informés de celles de Transoxiane, de Kharezme, d'Iran et de Roum, par les moines et prêtres nestoriens, coreligionnaires de beaucoup d'entre eux, par les marchands arméniens, dès cette époque en mouvement d'un bout à l'autre de l'Asie; par les lamas bouddhistes qui tenaient couvents et abbayes en Nan-Lou, les Oïgour savaient les choses du Tibet, de l'Inde. Ce qui leur facilitait les relations, c'était qu'ils avaient, dès le VIII^e siècle, abandonné le vieil alphabet sibérien¹, adopté l'écriture chrétienne des nestoriens, qu'on lisait couramment dans le Nord, depuis la Chine jusqu'à la Syrie, sans compter qu'ils se débrouillaient en chinois, et à l'occasion, en sanscrit de Khoten. Ces Turcs si déliés, si appliqués à leurs cultures, si gens d'affaires et écrivassiers, étaient des sabreurs comme les autres. Mahmoud se méfiait d'eux; s'ils passaient en bande le Port des Peupliers, de l'Hexapole en Fergana, ou s'ils débouchaient de la Pentapole sur Turkestan, ramassant, au passage, les Ogouz, fondant sur la Transoxiane, que devenait sa croisade, prise à revers? Il voulut d'abord s'assurer, prendre des garanties, demanda en mariage la fille du Pek Khakan² des Oïgour. Le Pek Khakan (il

1. Runiforme des inscriptions du Yénisseï et de la stèle du Keul Tékiné. •

2. Les inscriptions chinoises donnent au Khakan oïgour de cette époque le titre de *Pek*, qui signifie, en turc, « ferme, excellent ». Plus tard, les souverains oïgour s'intitulèrent *Idi-Kout* (voir plus haut, p. 73). Je remplace, à partir de cette date, l'ancienne orthographe runiforme « Kagan », par les nouvelles « Khakan », puis « Kaan ».

s'appelait Ilik) ne demandait pas mieux que d'avoir un allié puissant dans l'Ouest; en deux ans, il avait ravagé la Transoxiane, pris Bokhara, presque exterminé les Samanides, installé un de ses capitaines à Samarkande (997-998); il donna sa parole avec sa fille, et Mahmoud partit bravement pour sa croisade de l'Inde (1001). Trois ans après, Ilik¹ et ses Oïgour envahissaient de nouveau la Transoxiane et le Khorassan. Mahmoud, retournant de l'Inde en toute hâte, réussit à contenir son beau-père; même, devant Balkh au delà de la Porte de Fer, il le défit en bataille rangée, grâce à ses éléphants que les Oïgour voyaient pour la première fois; il essaya de le poursuivre; le terrible hiver de Transoxiane décima ses soudards, composés pour moitié d'Afghans et d'Iraniens; les autres, ceux qui étaient Turcs, si musulmans qu'ils fussent, y allaient mollement contre des compatriotes. Mahmoud, satisfait d'avoir repoussé les Oïgour au delà de l'Oxus, se retourna contre l'Inde, revint à sa croisade. Ilik rentra en Turkestan avec son butin; ses Oïgour n'en demandaient pas plus. Mais, pour la première fois depuis l'Islam, des Turcs venaient de faire la guerre en Khorassan, jusqu'à Balkh, en pays iranien, pour leur compte à eux, autrement que comme mercenaires pour le compte des autres (1004). Ils ne l'oublièrent plus. C'est Ilik Khan qui a préparé la voie aux invasions mongoles. Dans cette même année (1004), le dernier des aristocrates iraniens attachés à l'orthodoxie musulmane et aux destinées de la maison d'Abbas, le jeune Mountasir, le noble héritier des Samanides, était assassiné à Nichapour. Pendant trois ans, ce prince avait mené une vie de héros de roman; soutenu par les Turcs Ogouz, qui ensuite l'abandonnèrent², puis par les vieux Turcomans ripuaires,

1. Il réclamait le *Kalin*, « le douaire », de sa fille.

2. « Les Ghouz, étant retournés dans leurs demeures, ne livrèrent point les prisonniers aux serviteurs de Mountasir. Le bruit courait qu'ils se repen-

les anciens Huns blancs, il avait noblement chouanné entre les Marches du nord et les Marches du sud, entre Ilik le mécréant et le fanatique Mahmoud. Là encore, les Oïgour païens, bouddhistes et chrétiens préparèrent le terrain à l'Islam en détruisant toute autorité laïque, en renversant, les uns après les autres, les princes samanides qui se succédaient en Transoxiane; il ne restait plus debout, en 1004, à Bokhara que le cléricalisme musulman installé par les Samanides dans les universités qu'ils avaient fondées, en Khorassan que la chevalerie orthodoxe de Mahmoud ne rêvant que croisades et conquêtes, en Iran proprement dit que la jacquerie iranienne et hérétique. Dans les Marches, au nord, à l'est, guettait le Turc, désormais sûr de lui, précédé, implanté dans le pays par sa nuée de coureurs, d'aventuriers convertis à l'Islam, qui jusque dans le lointain pays de Rome et en Irak, tenaient maintenant toutes les charges et tous les fiefs militaires. A l'extrême Orient, à l'est de l'Altaï, même aux Marches orientales de la Chine, chez les Khitaï du Liao, on commençait à regarder vers l'ouest, vers le pays des Tadjik, vers le pays de Roum. Au nord-ouest, en pays kazak et kiptchak, depuis les misérables landes glacées, les « steppes de la faim » jusqu'aux riches terres noires du Don, et au pays des grandes chevaleries, au Balkan et au Danube, par le Kharezme, par le Caucase, on apprenait les gloires et les fortunes des Turkmènes, des Kalatch, des Kankli, des Oïgour, à Rome et en Iran, et on les jalousait. Le monde turc se reconnaissait, s'affermissait, se resserrait en famille. Au nœud de toutes les communications, en Transoxiane, en Kharezme, en Fergana, la chute des Samanides, la croisade du Gaznévide Mahmoud,

taient d'avoir combattu Ilik Khan, et cherchaient à obtenir sa faveur en relâchant les prisonniers. » (Mirkhond, *Histoire des Samanides*, édition et traduction Defrémery, p. 93 texte, 204 traduction.) — Dès cette époque, quand un vrai Turc arrive en Transoxiane, les autres ont le sentiment de la nationalité et font volontiers cause commune avec lui.

acharné à son roman de l'Inde, laissaient le champ libre. Les campagnes d'Ilik l'Oïgour avaient montré ce que les Turcs pouvaient espérer en Iran, comme corps de nation; la fortune prodigieuse des Seldjoukides montra ce qu'ils pouvaient entreprendre, même quand ils n'étaient pas plus qu'une poignée d'hommes conduits par un hardi condottiere.

De 1004 à 1028, sauf un intervalle d'une année (1016-1017) employé à une expédition en Kharezme, la vie du grand Gaznévide fut une croisade passionnée contre les infidèles de l'Inde. Ce petit-fils des parcimonieux condottieri, qui regardait à la dépense pour lui-même et pour les gens de sa maison, était magnifique pour le faste de son roman et pour la gloire de son entreprise; son fanatisme était somptueux. Il saccageait les villes brahmanes pour rendre plus belles les villes de l'Islam; à Gazna, son pays, il fit construire sa mosquée favorite, et dans son enthousiasme chevaleresque, voulut la fiancer à Dieu; elle fut dédiée sous le nom mystique et médiocrement orthodoxe de « Céleste mariée ». Au Khalife, Mahmoud envoyait le récit de ses exploits, en vers arabes et persans, et le faible pape musulman répondait à l'hommage en faisant lire, dans la mosquée cathédrale, le panégyrique de ce chevalier de la foi. Cependant, ses États héréditaires étaient ruinés, le peuple s'épuisait. Les pauvres manants racontaient l'histoire du vizir de Mahmoud, qui comprenait le langage des oiseaux. Ce vizir assistait au mariage de la fille du conquérant; il avait vu, de ses yeux, un hibou présenter ses hommages à Mahmoud, et l'avait entendu offrir en douaire à la princesse les mille villages en ruines que le roi des hiboux tenait en fief, les ayant reçus du roi de l'Islam. Mahmoud laissait dire; il eut la gloire de refaire l'empire des Sassanides, pour quelques années, d'y ajouter l'Inde, et d'inspirer une épopée. Avant lui, sous le troisième Samanide en Transoxiane, Nasr ben Ahmed, la réaction littéraire iranienne avait commencé